

Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 50 (2002)

Artikel: Escalade, cortèges, proclamation et compagnie de 1602
Autor: Gaudet-Blavignac, Richard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-728191>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On vous fait assavoir de la part de Nos Très Honorés Seigneurs Syndics et Conseil de cette cité que Monseigneur le duc Charles-Emmanuel...

Chacun a en mémoire la proclamation lue par le héraut lors du grand cortège de l'Escalade organisé par la Compagnie de 1602 pour commémorer la victoire de « nos vaillants ancêtres ». Ce cortège a son histoire, c'est ce que nous allons voir dans les lignes qui suivent.

Le titre officiel du cortège organisé depuis 1926 par la Compagnie de 1602 est : *Cortège de la Proclamation*. C'est dire que cette dernière est au centre de l'événement. L'idée de lire une proclamation lors de la commémoration de l'Escalade est historiquement parfaitement justifiée. Au temps de l'Escalade, la Seigneurie appointait non pas un héraut mais un « crieur ordinaire » pour faire connaître ses avis et décisions. Celui-ci, à pied et non à cheval, était accompagné d'un trompette pour attirer l'attention des passants. Il s'arrêtait en des endroits précis au cours d'un « grand » ou d'un « petit » tour réglé à l'avance, jouant ainsi le rôle d'une *Feuille d'avis officielle*. On donnait donc des textes d'information.

Les proclamations lues au cours des cortèges organisés à Genève, que nous allons passer en revue, ne rempliront évidemment plus ce rôle. Il s'agira de rappeler l'événement et, surtout, d'exhorter les Genevois à prendre exemple sur leurs ancêtres pour faire face aux dangers que peut courir la République, d'animer leur patriotisme, de raffermir leur esprit civique, voire de rassurer face aux bouleversements qu'a connus Genève depuis l'entre-deux-guerres et qui, chez certains, provoquent une véritable crise d'identité.

Outre la proclamation lue pendant le cortège, on prit l'habitude dès la fin du XIX^e siècle de publier des proclamations sous forme d'affichettes ou d'articles remis aux journaux, et, plus tard, paraissant dans le *Bulletin de la Compagnie de 1602*.

Les premiers cortèges · De l'enthousiasme... mais peu de sérieux !

En quatre cents ans, la commémoration de l'Escalade a connu des hauts et des bas. Tour à tour autorisée, interdite, discrète, exubérante, privée ou officielle, elle a fait son chemin jusqu'à nous.

C'est en 1867 qu'a lieu le premier cortège. Un appel est lancé le 3 décembre par les organisateurs : « Outre les principaux personnages historiques de l'Escalade, l'organisation cherche à grouper, pour la marche, des personnages dans les anciens costumes bourgeois ou militaires de tous genres, de tous âges, mais sans types précis ; on invite donc les possesseurs de costumes quelque peu moyen âge à venir se présenter sur rendez-vous¹. »

L'ordre du cortège qui allait parcourir la ville, en partant des casernes du bastion de Hollande, était le suivant : « Flambeaux, batterie de tambours en costumes ; maréchal du cortège ; trois hérauts.

1. ROUSSY 1931, p. 74



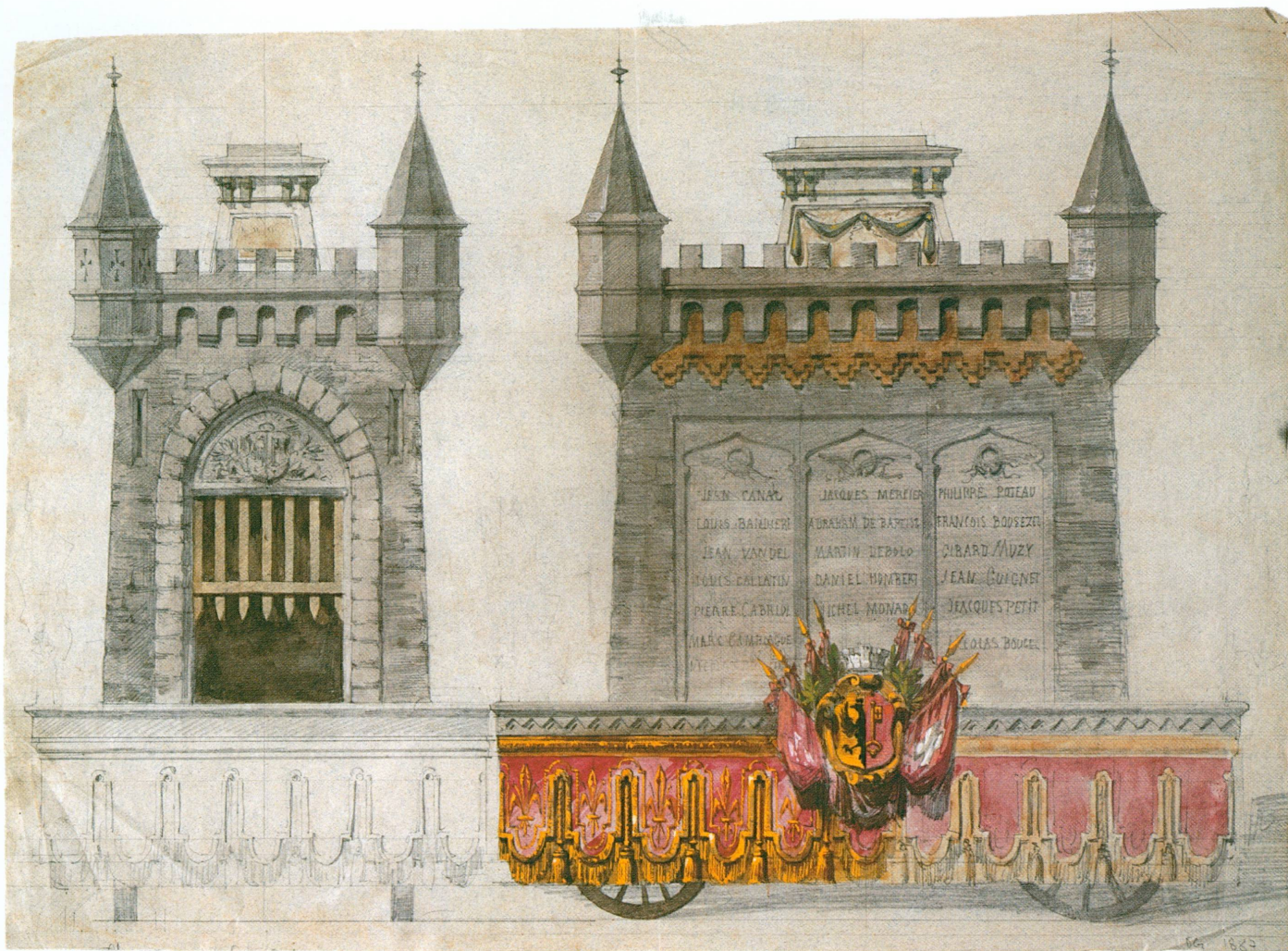
1. M. Champod | Genève · Fête de l'Escalade célébrée le 11 décembre, 1867 | Illustration parue dans *L'illustration · Journal universel* du 28 décembre 1867 | 26 × 34 cm environ (CIG, s.n.)

- » Corps des archers, trophée de l'Escalade; Picot et son pétard; ronde avec la lanterne sourde.
- » Section de hallebardiers; deux huissiers; le syndic Canal; soldats au service de Genève; bourgeois armés avec bannière; bourgeois demi-vêtus, armés.
- » Section de hallebardiers; Madame Royaume sur son âne; la marmite et son escorte.
- » Section d'arbalétriers; Tabazan et ses deux aides; Corps des Suisses alliés fermant le cortège². »

Venaient ensuite « un piquet de la milice genevoise avec sa fanfare », puis des groupes plus fantaisistes, un « cortège joyeux » comprenant « le piquet du Molard », le renfort de Sézegnin et des bandes de « déguisés ».

Toutefois, d'autres groupes agrémentaient cette manifestation, comme en témoigne un compte rendu de M. Champod paru dans le journal *L'illustration* du 28 décembre 1867 : « Voici un croquis très-fidèle [*sic*] de la fête de l'Escalade, dont nous avons célébré l'anniversaire, à Genève, dans la soirée du 11 courant. Chaque année, cet événement est fêté chez nous par des mascarades qui, le plus souvent, manquent de goût. Le cortège de cette année a fait une brillante exception. Grâce à l'initiative de plusieurs cercles patriotiques,

2. ROUSSY 1931, p. 74



2. Henri Silvestre (1842-1900) | *Projet de char pour l'Escalade, face et profil, s.d.* | Mine de plomb et aquarelle sur papier | 33 × 46,8 cm (ClG, inv. VG 1887) | Il pourrait s'agir du dessin destiné à la construction du char qui ouvrait le cortège de 1867.

auxquels s'est jointe la population, un fort joli cortège [*sic*] historique, avec accompagnements burlesques, a été rapidement organisé et a parcouru la ville avec flambeaux, musiques et chants, en s'arrêtant sur les places, et en faisant une quête au profit du bureau de bienfaisance.

» Tout a fort bien réussi. La partie historique du cortège représentait les personnages qui jouèrent un rôle en 1602, époque de l'escalade tentée sur Genève par le duc de Savoie, et repoussée, grâce à l'énergie et au patriotisme des habitants.

» Mon croquis représente le dernier épisode de la fête, le défilé du cortège historique autour de la fontaine, monument de l'Escalade, au chant de l'hymne national (fig. 1). La scène se passe au bas de la rampe de la rue de la Cité, place historique. L'effet était, je vous assure, fort pittoresque et très-original [*sic*]. Le cortège [*sic*] en costumes moyen âge, entouré de la foule en habits modernes, éclairé par des flambeaux et des feux de bengale rouges, verts, blancs, offrait un aspect miroitant, étrange et curieux.

» Les principaux groupes du cortège [*sic*] étaient ainsi disposés : le char représentant la ville de Genève [fig. 2] escortée de ses habitants courant aux armes, à demi-vêtus, ainsi que s'accomplit ce fait d'armes ; Picot le pétardier ; la ronde genevoise [*sic*] avec la lanterne sourde, la compagnie de hallebardiers ; Théodore de Bèze et les Genevois [*sic*] montant à la cathédrale de Saint-Pierre ; la mère Royaume sur son âne, précédée de sa

marmite. La mère Royaume était une femme du peuple qui assomma un soldat du duc de Savoie avec sa marmite ; la partie comique représentait la duchesse de Gérolstein en voiture, suivie de ses grenadiers ; la belle Hélène avec son berger Pâris en voiture ; l'Olympe et ses dieux. En résumé, depuis bien longtemps la fête de l'Escalade n'avait donné une si belle soirée à Genève, une si généreuse collecte pour le bureau de bienfaisance³. »

En dépit d'une rigueur historique certainement malmenée, comme on peut l'imaginer à la lecture de ce qui précède, le cortège remporta le plus vif succès et il fut reconduit en 1868. Si, les deux années suivantes, il n'y eut pas de cortège, en 1871, en revanche, un comité présidé par H. Maunoir organise un nouveau défilé. En 1872, un petit cortège défile, mené par Frédéric Kursner qui tiendra plus tard le rôle du héraut et cela jusqu'à sa mort en 1936, à quatre-vingt-sept ans ! Il a laissé quelques notes sur ce cortège : « En 1872, avec quelques amis, je formai un groupe de cavaliers ; j'étais en tête, costumé en Méphisto ; mes compagnons étaient revêtus des costumes des soldats de Faust. Costumes loués au Vieux-Théâtre. Cela devait être baroque ; mais nous avions l'excuse de la jeunesse et ne voyions dans l'Escalade qu'un prétexte à "rigolade"⁴. »

Le prétexte à « rigolade » semble vivace puisque l'année suivante Frédéric Kursner récidive en prenant la tête d'une « cavalcade » : « Mon groupe équestre représentait des guerriers anciens avec cuirasses, épées et morions que nous prêtaient [*sic*] la Salle des armures à l'Arsenal de l'Hôtel-de-Ville. Le conservateur de cette salle, le Dr H. Gosse, nous faisait payer, pour tous frais, cinquante centimes par armure⁵. »

Nul doute que la fonction de conservateur a bien changé depuis cette époque ! Mais ces pratiques expliquent peut-être la disparition de certaines pièces de collection.

En 1885, à la suite d'un concours de masques, l'Union instrumentale organise un grand cortège avec les participants. L'expérience est répétée plusieurs années mais nous ne savons pas si ces déguisements avaient quelque rapport avec l'Escalade. Probablement pas puisque certains citoyens s'offusquent de la tournure que prend la fête et se plaignent que « la mascarade [ait] tous les droits ». Désireux de donner à la fête un peu plus de sérieux, ils organisent en 1892 un cortège historique comprenant piétons, chars et cavaliers.

Nous ne savons rien des costumes ni de la proclamation (ni même s'il y en eut une) lue par ces personnages. Il faudra attendre 1898 pour que naisse, sous l'impulsion de Louis Roux, le Comité pour la célébration patriotique de l'Escalade.

Le temps des proclamations était venu et avec lui l'occasion de donner à la fête un caractère grave et patriotique qui coïncidait avec le nationalisme souvent exacerbé qui était répandu en Europe. Ajoutons – nous sommes dans la Cité de Calvin – qu'on n'allait pas manquer à cette occasion de donner quelques leçons de moralité.

Ainsi, en 1898, le conseiller d'État Didier déclare aux instituteurs de L'Escalade patriotique – dénomination abrégée du comité cité plus haut – venus lui faire part de leur projet de revitaliser la fête : « Le remède [pour faire respecter l'ordre et la décence sur la voie publique lors des fêtes], je le vois bien mieux dans un appel à adresser au patriotisme de nos concitoyens, au respect qu'ils doivent à la mémoire de nos ancêtres, au sentiment national qui ne saurait trouver sa satisfaction dans les déguisements et les travestissements d'un goût plus ou moins douteux qui sont devenus, depuis quelques années et pour le gros public, la caractéristique de notre vieille fête de l'Escalade [...] »⁶. »

3. CHAMPOD 1867, p. 410

4. ROUSSY 1931, p. 76

5. ROUSSY 1931, p. 75

6. Lettre du conseiller d'État Didier ; Archives de la Compagnie de 1602

Les manifestations, cette année-là, remportèrent un vif succès : « [...] L'Escalade patriotique [...] sans plus tarder entreprit une propagande par la presse, organisa des conférences dans tous les quartiers et villages du canton, [...] et reconstitua enfin des cortèges historiques⁷. »

Malheureusement, nous ne savons rien de ces cortèges, ni d'ailleurs de la proclamation qui fut certainement lue à cette occasion. Il faudra attendre 1902 et le troisième centenaire de l'événement pour que nous puissions nous faire une idée plus précise de ces défilés.

Il était prévu de commémorer le troisième centenaire de l'Escalade avec faste. En effet, les deux premiers centennaires n'avaient pu être fêtés dignement. En 1702, parce qu'il fallait ménager la Savoie et l'Église ; en 1802, parce que Genève vivait sous occupation française depuis 1798 et que souligner alors d'une manière trop voyante l'époque de l'indépendance genevoise aurait déplu à Paris. En 1902, il n'y a plus d'entraves, et un immense cortège est prévu. Les journaux s'en font l'écho : « Les épisodes de la nuit du 11 au 12 décembre se prêtaient très peu au point de vue artistique, théâtral et brillant dont il doit être tenu compte dans un spectacle de ce genre. Il eût fallu entrer dans des détails de nature à blesser la susceptibilité des voisins immédiats avec qui Genève depuis 1602 avait toujours entretenu les rapports les plus cordiaux. L'Escalade ne pouvait par conséquent ne fournir que l'un des épisodes du cortège projeté. Sous le titre "Les relations de Genève avec la Maison de Savoie", le lieutenant-colonel Galiffe proposait de représenter 5 épisodes caractérisant les principales phases du rôle joué par les souverains savoyards dans l'Histoire de Genève : l'alliance, la rupture, la lutte, le peuple de Genève montant à Saint-Pierre, la réconciliation⁸. »

Il s'agissait, on le voit, de ménager nos voisins et les catholiques, très nombreux, souvent en lutte avec les autorités depuis la fin du XIX^e siècle. Les préparatifs vont bon train mais prennent du retard. En réalité, l'été et l'automne ont été marqués à Genève par des événements graves qui vont bousculer complètement les projets de commémoration.

1902 : Le grand cortège reporté pour cause de grève

En été, un conflit éclate à la CGTE, société privée des tramways. Quarante-quatre employés sont licenciés. Fin août, six cents « tramelots » défilent dans la ville pour protester et se mettent en grève. Le travail reprend mais, en septembre, nouvelle grève. Les choses s'enveniment, la grève s'étend. Le 2 octobre, on compte quinze mille grévistes. Des incidents éclatent, on mobilise deux mille cinq cents soldats et la Jonction voit des scènes d'émeutes : la cavalerie intervient et charge sabre au clair. On procède à des rafles à Plainpalais : il y a deux cents arrestations. Dans ce climat tendu, et à six semaines de l'Escalade, il n'était plus question d'organiser le grand cortège. Il sera reporté à 1903.

Pourtant, les organisateurs tiennent à marquer la date du 12 décembre 1902 et le Cercle des arts et des lettres organise à la hâte un cortège plus modeste : « Appel ! Le Cercle des Arts et des Lettres décide d'organiser un groupe historique costumé représentant le peuple de Genève au lendemain de l'Escalade. Il est conçu de manière à pouvoir être restreint ou étendu selon le nombre d'adhésions [...]. Le cortège aura à sa tête un groupe historique costumé. Il représentera les Genevois au lendemain de l'Escalade et sera composé comme suit : argoulets – commandant de la garde et ses lieutenants – syndics, Conseil des XXV et des CC, Vénérable Compagnie des pasteurs – héros de l'Escalade (parents, citoyens,

7. FATIO 1927, s.p.

8. La plupart des citations de la presse genevoise concernant le troisième centenaire de l'Escalade qui suivent sont tirées de KLIEBÈS 1997.



citoyennes, enfants, fifres et tambours) – groupe de la Justice (le lieutenant, les auditeurs et leur suite) – la Grande École et le Collège – Arquebusiers – argoulets et piquiers.»

Ce sont deux cent quarante-neuf personnes qui constitueront ce groupe historique et qui, en 1903, s'intégreront au grand cortège.

Cela, bien sûr, ne plaît pas à tout le monde. Les milieux de gauche, choqués par les peines infligées aux «meneurs» après la grève, s'insurgent et décident de boycotter la fête: «Sur la ville s'abaissera un voile noir; un silence glacial et significatif accueillera partout les participants du cortège et, aux chants de patriotisme obscènes, s'opposeront énergiques les mâles accents de l'Internationale, dont toutes nos rues et tous les locaux, ce jour-là, rendront le majestueux écho; une clameur indignée et immense couvrira la voix de ceux qui veulent nous parler de "concorde" et de "reconnaissance historique"»⁹.

De leur côté, le Comité du centenaire et l'Association des intérêts de Genève n'avaient pas manqué, dans une proclamation, d'essayer de calmer les esprits pour sauver la fête. Voici la conclusion de cet appel: «[...] Chers Concitoyens! Chers Confédérés! Que cette journée soit une journée d'apaisement et d'union. Puisse le 12 décembre, le peuple genevois, oubliant tout dissentiment, s'unir dans un même élan de concorde et de reconnaissance patriotique. Vive Genève¹⁰!»

Les organisateurs ne désarment donc pas et un bon présage les ragailardit: une nouvelle *Clémence*, fondue à Aarau, est installée dans le clocher de la cathédrale Saint-Pierre le 4 décembre: «[...] Pour la mettre en branle toutes les précautions ont été prises: après 3 ou 4 balancements, le battant frappe pour la première fois les parois brillantes, celle-ci répond vigoureusement et sa voix s'en va bien loin faire frissonner de plaisir plus d'un Genevois¹¹.»

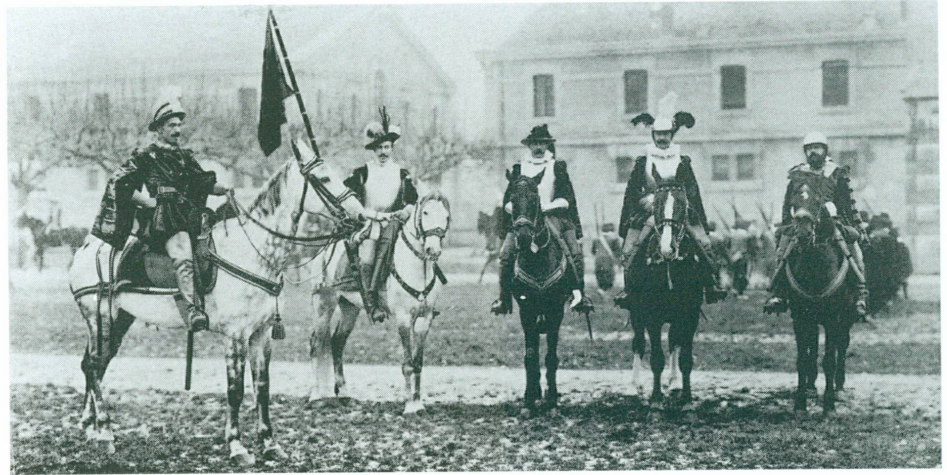
9. *L'Émancipation*, cité dans KLIEBÈS 1997, pp. 439-440

10. Cité dans DUMONT 1977, p. 10

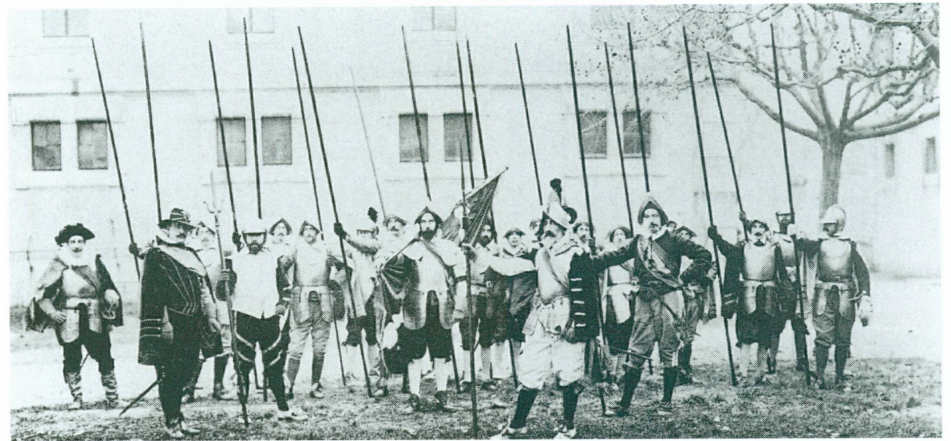
11. Cité dans KLIEBÈS 1997, p. 445

Le 12 décembre, ce sont tous les Genevois qui frissonnent: il fait très froid et c'est une cathédrale glacée qui accueille «plus de 3 000 personnes» pour le service commémoratif.

4. W. d'Illin | Groupe du cortège historique du 12 décembre 1902 : Commandement, 1902 | Photographie extraite de l'Album officiel du cortège historique du 1^{er} juin 1903 · 1602-1902 · Les relations de Genève avec la maison de Savoie (CIG, inv. VG 1084)



5. W. d'Illin | Groupe du cortège historique du 12 décembre 1902 : Piquiers, 1902 | Photographie extraite de l'Album officiel du cortège historique du 1^{er} juin 1903 · 1602-1902 · Les relations de Genève avec la maison de Savoie (CIG, inv. VG 1084)



Toutes les églises d'ailleurs se joignent à ces prières, sans arrière-pensée. Au Sacré-Cœur, le curé fait taire les éventuelles réticences des catholiques ; les catholiques libéraux de Saint-Germain font de même et, à la synagogue, le grand rabbin Wertheimer demande « au Dieu d'Israël de bénir la République de Genève ».

Dans l'après-midi le cortège s'ébranle. En tête : « Un détachement de superbes gendarmes ouvre la marche [...] et sera applaudi tout au long du parcours. » Malgré le temps maussade et les appels au boycott de la gauche, les spectateurs se pressent sur les trottoirs. À la Corratierie, une plaque va être dévoilée. Le conseiller d'État Henri Fazy prononce un discours vibrant : « [...] La Genève de 1602 a vécu ; elle s'est transformée ; tout ce qui tient à l'humaine nature se transforme sous peine de dépérir ; mais ce qui est immuable, c'est l'âme de la patrie, c'est le souvenir glorieux des vertus civiques de nos aïeux ; ce souvenir doit nous guider à remplir notre devoir dans le présent¹². »

On a eu peur que cette belle envolée ne soit interrompue. En effet, le macaron aux armes de Genève qui surmonte la plaque n'a pu être livré à temps. On l'a remplacé par une réplique en plâtre. S'il avait plu... (fig. 3 à 5)

Bref, un succès. Mais les journaux de gauche ne sont pas de cet avis. Ainsi, on peut lire dans *L'Émancipation* : « Malgré les appels désespérés des journaux bourgeois, de *La Tri-*

12. Cité dans KLIEBÈS 1997, p. 450

Page ci-contre :

6. Louis Dunki (1856-1915) | *Maquette des costumes pour la commémoration du tricentenaire de l'Escalade · Partie I · L'alliance de Genève avec le comte Amédée V de Savoie en 1285 (détail) : Le châtelain de Genève Aymon de Séthenay et son écuyer, 1902* | Pigments sur papier ; hauteur 50 cm environ (MAH, s.n.)

7. Photographe inconnu | *Cortège historique du 1^{er} juin 1903 : Le comte Amédée V de Savoie et sa suite* | Épreuve à l'albumine montée sur carton, 11,9 × 16,6 cm (CIG, coll. icon. BPU, *Album Troisième centenaire de l'Escalade · Cortège 1903*, inv. Rec Est 182/8.1)

8. Louis Dunki (1856-1915) | *Maquette des costumes pour la commémoration du tricentenaire de l'Escalade · Partie III, deuxième séquence · La lutte : le peuple de Genève se rendant à Saint-Pierre au lendemain de l'Escalade, 1602. Le Grand Sautier Michel Voisine, huissiers de la Seigneurie, 1902* | Pigments sur papier ; hauteur 50 cm environ (MAH, s.n.)

9. Louis Dunki (1856-1915) | *III^e Centenaire de l'Escalade · Cortège historique · 1602 – 1902 · Les relations de Genève avec la Maison de Savoie · Genève 1^{er} juin 1903, partie III · La lutte : le peuple de Genève se rendant à Saint-Pierre au lendemain de l'Escalade, 1602. Huissier de la Seigneurie, les Magnifiques Seigneurs Syndics Dominique Chabrey, Claude Audrion, Michel Barilliet, Philibert Blondel, huissiers, Genève 1903* (CIG, s.n.)

bune de Genève jusqu'au *Journal de Genève*, appels adressés à toute la population et particulièrement à la classe ouvrière, malgré la réclame à la Barnum, bruyante et grotesque, malgré des affiches en masse, une profusion de brochures, la débauche de patriotisme et les lyriques déclamations, malgré les flagorneries serviles et les alléchantes promesses faites aux prolétaires, la commémoration officielle de l'Escalade est restée, ainsi que nous l'avions prédit et voulu, une fête purement bourgeoise [...]. Il y avait bien un cortège, mais quel misérable défilé, quel lamentable résultat ! On aurait dit un enterrement [...]¹³.»

L'anarchiste Bertoni n'est pas en reste ; d'une plume virulente, il écrit dans *Le Réveil anarchiste* : «La bêtise nationale a pu s'en donner à cœur joie ces jours. Le 300^e anniversaire venait à point pour permettre à tous les "loufoques" de la ville de trouver quelque stupidité nouvelle à ajouter à la liste déjà longue de nos turpitudes nationalistes. Tout ce que Genève compte de patriotards avait arboré la cocarde rouge et jaune [...]. Tous les gens respectables étaient montés à Saint-Pierre : les agents de change, les banquiers, les régisseurs, les marchands de drogue et d'orviétan, les vendeurs à faux poids et tous les exploités du pauvre s'étaient donné rendez-vous pour chanter le *Cé qu'è lainô*, une complainte idiote¹⁴.»

Les événements de l'automne avaient laissé des traces ! Mais chacun se prépare pour le prochain rendez-vous, celui du 1^{er} juin 1903, date prévue pour le grand cortège du troisième centenaire.

La préparation, on l'a vu, avait pris du retard : «La partie de l'organisation qui présenta le plus de difficultés fut le recrutement des figurants, non pas que la population manquât d'enthousiasme patriotique, mais par suite de la répugnance qu'ont les Genevois à s'engager à l'avance. À six semaines de la date, on ne disposait que de la moitié du personnel strictement nécessaire pour exécuter le programme¹⁵», se plaint le comité d'organisation.

La grève, de toute façon, avait stoppé les préparatifs. On s'était mis difficilement d'accord sur une date. Prévu tout d'abord pour le 12 juillet, le grand cortège sera reporté au 1^{er} juin, date symbolique puisque c'est l'anniversaire du débarquement des Suisses au Port-Noir. En outre, convoquer les participants en plein été paraissait hasardeux.

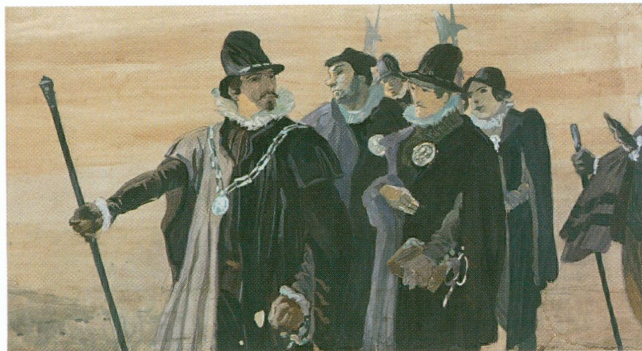
Dès le début de l'année, on met les bouchées doubles. Il s'agit d'habiller, équiper, armer près de mille deux cents figurants à pied et à cheval. C'est avec fébrilité et enthousiasme qu'on s'attelle à la tâche. Enthousiasme sympathique, certes, mais qui ne fait pas bon ménage avec la rigueur historique : costumes, armements et accessoires n'ont que peu de chose à voir avec la réalité de l'histoire qu'on est censé représenter (nous verrons plus loin cet aspect des cortèges de l'Escalade).

Le lieutenant-colonel Galiffé, chargé de l'organisation, confia à Louis Bron «la partie purement archéologique», c'est-à-dire la réalisation de l'ensemble des costumes et des équipements. Un certain nombre de maquettes furent réalisées par le peintre Louis Dunki (1856-1915), spécialiste des sujets militaires et historiques. Nul doute qu'on travailla avec sérieux mais «dans la hâte» et... dans l'esprit du temps. À cette époque, comme dans d'autres pays, on était friand de ce genre d'évocation historique et on ne lésinait pas sur les moyens. L'important était de montrer des scènes brillantes, colorées, et la vérité historique passait au second plan (fig. 6 à 10). Une phrase tirée de la presse de l'époque résume bien cet état d'esprit : «la reconstitution laissa libre cours à l'imagination des archéologues et des artistes».

13. Cité dans KLIEBÈS 1997, pp. 452-453

14. Cité dans KLIEBÈS 1997, pp. 453-454

15. Cité dans KLIEBÈS 1997, p. 442



L'ampleur du travail empêchait qu'on pût confectionner la totalité des costumes et on s'adressa au spécialiste de l'époque, la maison Kaiser, à Bâle, qui d'ailleurs existe encore aujourd'hui. Elle fournit la plupart des vêtements et des accessoires. On choisit également certains costumes sur catalogue, par exemple celui du héraut, personnage de première importance. Un autre costumier, Jacquemet, de Genève, fut également sollicité. Un certain nombre de bannières, d'insignes, le harnachement des chevaux, furent fabriqués dans notre ville. La presse se fait l'écho des préparatifs : « Les masses, les sceptres, les boucliers et les casques brilleront au soleil ; que chacun regarde à la fois l'ensemble et le détail. [...] Les cavaliers exciteront leurs montures avec une sage modération au moyen de superbes éperons fondus sur des modèles très authentiques¹⁶. »

Toutes les précautions sont prises : « On a même essayé les chevaux et surtout les mules qui traîneront le coche et au grand ébahissement de la population de l'un de nos petits villages. C'est une précaution pour les nobles seigneurs qu'elles auront à traîner. Elles ont été reconnues parfaitement saines¹⁷. »

Le 1^{er} juin approche. Les milieux de gauche sont loin d'être enthousiastes et c'est un nouvel appel au boycott : « Les ouvriers ont décidé de se réunir hors de la ville pendant la fête du 1^{er} juin. La gaîté de ce jour-là sera donc triste. La mère patrie est pour eux l'amère patrie. A-t-on jamais vu les gens d'Aldorf qui paraient avec Gessler, Spartacus avec les sénateurs romains, les ouvriers genevois avec les guides qui les sabraient il y a quelques mois¹⁸ ? [...] »

16. Cité dans KLIEBÈS 1997, p. 455

17. Cité dans KLIEBÈS 1997, p. 455

18. Cité dans KLIEBÈS 1997, pp. 455-456

10. W. d'Illin | Groupe du cortège historique du 1^{er} juin 1903: Eschaliers du Collège avec leurs Régents, 1903 | Photographie extraite de l'Album officiel du cortège historique du 1^{er} juin 1903 · 1602-1902 · Les relations de Genève avec la maison de Savoie (CIG, inv. VG 1084)



Au matin du grand jour, le temps est maussade. On avertit les spectateurs : « Le Comité d'organisation prie instamment le public de ne pas ouvrir de parapluies en cas d'averses : cela gênerait les spectateurs placés aux second et troisième rangs¹⁹. »

À 14 heures, le cortège s'ébranle. C'est un trajet de huit kilomètres qu'il va parcourir. Partant des Bastions, il monte dans la Vieille-Ville, redescend pour se rendre à la jetée des Pâquis, revient par Coutance, suit les Rues-Basses et retourne aux Bastions. Devant le palais Eynard, Henri Fazy prend la parole et égratigne au passage les partisans du boycott : « Il en est dans notre population qui n'ont pas compris la portée de cette manifestation, nous le regrettons pour eux. Tous ici nous sommes de bons Genevois et de bons Suisses et nous n'admettrons jamais que l'on puisse considérer comme une manifestation inopportune un hommage à des citoyens qui ont payé de leur sang et de leur vie leur dévouement à la Patrie genevoise²⁰. »

Le lendemain, la presse relate l'événement : « L'imposante théorie de mille deux cents personnages se mit en route, défila près de trois heures dans les principales rues de la ville au son des cloches et des fanfares réparties le long du parcours. Le succès fut aussi complet que possible et les éloges unanimes. On admira sans réserves la scrupuleuse exactitude des costumes, armes et accessoires, le luxe de ceux-ci, la sobriété voulue de ceux-là, la variété d'aspect des diverses époques représentées, le souci de l'effet pittoresque et artistique apporté dans la disposition de chaque groupe, enfin et surtout l'admirable bonne volonté, la remarquable discipline, la dignité et le sérieux des figurants : chacun soutint son rôle jusqu'au bout²¹. »

Les journaux de gauche ne sont pas d'accord, ainsi, peut-on lire dans *L'Émancipation* : « Le cortège n'a été qu'une lamentable procession, prétentieuse et sordide glorification des faits et gestes de la gent bourgeoise de la cité calviniste. Maintenant que les casques et les hauberts, les rapières et les piques, les flèches et les carquois ont été remisés, que les dernières bottes sont jetées au rancart et que les derniers photographes ont jeté le "Ne bougez plus !" au dernier des groupes opposants, que reste-t-il de cette symbolique procession ? Le sot orgueil des déguisés pourra trouver son épanouissement dans la contemplation de quelques photographies et c'est tout²²... »

Le Réveil anarchiste se plaint de l'échec de la « contre-fête » organisée par la gauche : « L'incertitude du temps n'était pas un encouragement à se rendre à la campagne puis,

19. Cité dans KLIEBÈS 1997, p. 456

20. Cité dans KLIEBÈS 1997, p. 458

21. Cité dans KLIEBÈS 1997, p. 457

22. Cité dans KLIEBÈS 1997, pp. 458-459

disons-le, l'attraction était forte pour un cortège qui avait été des mois l'objet d'une réclame éhontée faite par tous les journaux bourgeois, jointe à la curiosité des petits²³... »

Finalement, malgré le temps et la menace d'un boycott, le grand cortège a remporté un vif succès. Les photographes ont immortalisé l'événement et les participants qui, tous, ont voulu un souvenir de la manifestation. Un très complet *Album officiel du cortège historique* paraît peu après. En feuilletant ce luxueux ouvrage on ne peut s'empêcher de constater que les journaux de gauche n'avaient pas tout à fait tort quand ils reprochaient à la fête de n'être « que la glorification des faits et gestes de la gent bourgeoise ». Cette bourgeoisie est fortement représentée dans les différents groupes et, naturellement, aux places d'honneur. Citons quelques exemples : le rôle d'Aymon de Séthenay, châtelain de Genève, est tenu par M. M. de Palézieux, celui du comte de Savoie Amédée V par M. de Gallatin, M^{me} Mallet-Turretini tient celui de la comtesse de Savoie Sibylle de Beaugé, elle est entourée de ses dames d'honneur représentées par M^{mes} Naef, Martin-Mallet, Gautier, Dunant, Duval, Lombard, Weissenberger et Hentsch, les familles Rivoire, Sarasin, Pictet, etc., sont également présentes aux « meilleures places »... Si l'Escalade est une fête populaire, le cortège, il faut le reconnaître, reproduit la stratification sociale de la République. Ce reproche aura la vie longue puisque, de nos jours encore, on le fait quelquefois à la Compagnie de 1602, injustement d'ailleurs comme on le verra plus loin.

Jusqu'à la Première Guerre mondiale « des cortèges ont alterné, presque chaque année, avec la lecture de la proclamation sur les places publiques, par un héraut encadré par une escorte en costume de 1602²⁴ ». En fait, presque aucune manifestation en 1904 et 1905. On sait que, les années suivantes, un « petit cortège » parcourut la ville, s'arrêtant de place en place pour la lecture de la proclamation qui était devenue une tradition. Cette proclamation, écrite en 1902 par Jules Cougnard, remaniée légèrement, sera lue chaque année jusqu'en 1997 – date à laquelle, après beaucoup de tergiversations, elle est remplacée par un texte fondé sur des sources historiques plus authentiques. Nous en citons la conclusion : « [...] Faites comme ceux d'alors, Citoyens et Habitants de cette république, et vous souvenant qu'ici bas rien de bien ne peut arriver sans le précieux secours de *Cé qu'è lainô*, accourrez [*sic*] tous en belle et joyeuse ribambée, tous sexes, tous âges, pour rendre un pieux hommage à la mémoire de nos ancêtres, qui sacrifièrent leur vie, pour garder vivante à notre bien-aimée Genève, ses libertés, ses franchises et sa glorieuse renommée ! Vive Genève, vive la Suisse ! »

En 1910, le héraut Frédéric Kursner annonça en outre, et en ces termes, le spectacle de Guillaume Fatio et Antoine Dufaux (cent quatre-vingt-dix gymnastes sur scène) : « Il est fait assavoir que ce soir et demain soir, ès palais nommé Bâtiment électoral, une escouade de robustes jeunes hommes de belle figure et prestance, accoutumés à exercer et que point n'alarmeraient la fuite d'un lièvre, le vol d'un canard ou autres présages jugés pernicieux par soldats, que d'Albigny exécutera sous nos yeux de savants tournois rappelant les épisodes de la nuit historique toujours plus vivants en nos cœurs²⁵. »

1914-1918 · La guerre supprime les cortèges et... investit les proclamations

1914 fut une année importante pour Genève... et pour le monde. En juin s'ouvrirent les somptueuses manifestations du centenaire du débarquement des Suisses et de la Restauration. Toutes les sociétés patriotiques, militaires, sportives, etc., avaient été mises à contribution et la « Fête de juin » fut une grande réussite. Mais à peine les lampions étaient-ils

23. Cité dans KLIEBÈS 1997, p. 459

24. FATIO 1927, s.p.

25. DUMONT 1977, p. 16

éteints, les drapeaux repliés et les décors remisés que la guerre éclata. Le 1^{er} août, l'armée helvétique était mobilisée et les soldats partaient sans savoir que cela ne finirait pas avant cinquante-deux mois.

Compte tenu des circonstances, le Conseil d'État, sur proposition du Département de justice et police, prit un arrêté interdisant toute manifestation publique ayant trait à l'Escalade. Cette interdiction sera reconduite jusqu'à la fin des hostilités. Mais le Comité de L'Escalade patriotique continua à organiser conférences et manifestations en salle. Il est intéressant de constater que ces présentations rencontrèrent un succès encore plus vif qu'avant la guerre. Peut-être cet engouement était-il dû à un sentiment national revigoré et fouetté par un réel danger. Mais il est juste d'ajouter que la dureté des temps n'offrait guère un terrain favorable aux distractions; les froids hivers de guerre incitaient probablement les Genevois à se réchauffer dans une ambiance patriotique justifiée par les tragiques événements qui se déroulaient à leur frontière.

Pendant la guerre, point de cortège mais chaque année une proclamation remise à la presse. C'était en gros celle d'avant 1914. Toutefois, au gré des événements, on remaniait tel ou tel passage. Ainsi, en 1914, les tenants d'une célébration dans la dignité se réjouissent de l'interdiction des autorités: «[...] Mais dans une fête populaire on ne doit pas oublier que l'honneur de la patrie, dignité collective, est faite de toutes les dignités individuelles et que, cette année, moins que jamais [...] les citoyens de Genève n'auraient pu admettre que la célébration de notre grand anniversaire national prît la tournure d'un vulgaire carnaval. Nous remercions donc chaleureusement nos autorités cantonales de la décision qu'elles ont prise cette année de supprimer toute manifestation et toute mascarade [...].»

On ne manque pas au passage de rendre hommage à la Belgique, petit pays si semblable à la Suisse, dont la neutralité a été violée sans état d'âme par l'Allemagne: «[...] et nous adressons du fond de nos consciences attristées l'expression de notre chaude sympathie et de notre profonde compassion à tous ceux qui souffrent et surtout à la noble et vaillante nation belge [...]»²⁶.

En 1915, c'est la même proclamation, mais la guerre s'est étendue et la place manque pour citer les pays entraînés dans le conflit: «[...] Nos pensées en ces temps de deuil et de tristesse et nos compassions vont à tous ceux qui actuellement pleurent, à tous ceux qui souffrent et surtout aux nobles et vaillantes petites nations qui combattent pour leur indépendance [...]»²⁷.

1916, 1917 passent et la guerre continue. Elle paraît ne jamais devoir finir. En novembre 1918, l'effondrement des empires centraux et de leurs alliés met fin aux hostilités. Mais d'autres dangers menacent la Suisse. Devant la dégradation de la situation économique et sociale en 1917 et 1918, l'agitation s'était développée dans tout le pays. Dès l'été 1918 des troubles avaient éclaté. Les arrêts de travail se multipliaient pour aboutir en novembre à une grève générale. Le Conseil fédéral ordonna la mobilisation de troupes d'infanterie et de cavalerie pour réprimer les désordres. De violents heurts opposent l'armée aux manifestants. Le 11 novembre, la crise est à son point culminant. Les Suisses croient la révolution à leur porte. Mais la grève s'arrête et la situation se rétablit progressivement. À ces graves événements s'ajoutait une épidémie foudroyante de ce qu'on appela pudiquement la «grippe espagnole». Apparue en été, elle avait régressé en automne. La mobilisation de novembre augmenta chez les soldats les risques de contagion. Ce sont finalement mille huit cents d'entre eux qui mourront de la «grippe».

26. Archives de la Compagnie

27. Archives de la Compagnie

Ce long préambule nous permet de comprendre pourquoi le Comité de L'Escalade patriotique se devait de faire allusion à ces événements dans sa proclamation de cette année-là : «[...] Nos pensées en ces temps de deuil vont [...] à nos chers disparus, jeunes gens, hier pleins de vie et de santé, aujourd'hui, fauchés par l'épidémie impitoyable, alors qu'ils mettaient leurs forces, leur ardeur, leur dévouement, au service de leur patrie bien aimée. Soit pour maintenir son intégrité, soit pour la préserver des troubles fomentés dans de méprisables intentions [...]»²⁸.

L'après-guerre · La fête renaît lentement et la Compagnie de 1602 voit le jour

En 1919, l'arrêté d'interdiction est levé. Louis Roux prend les choses en main, réunit une somme de trois mille francs et met sur pied un cortège de mille personnes qui remporte un grand succès. On peut lire dans la presse : «[...] La proclamation est lue sur les places de la Vieille-Ville. [...] Après une trêve de cinq années, la population genevoise va reprendre ses traditions et fêter l'Escalade²⁹. »

En réalité, le Comité de L'Escalade patriotique manque cruellement de fonds et il n'y aura pas de « grand cortège » en 1920 et 1921, seulement un « petit cortège » de quelques participants entourant le héraut.

En 1923, le cortège est rétabli et le héraut lit la proclamation aux endroits prévus. Las, en 1924 et 1925, les Genevois ne virent que le « petit cortège » et entendirent l'insupportable Kursner lire la proclamation. Cette même année, le texte envoyé à la presse et contenant le programme des manifestations organisées par le Comité se termine par un appel sollicitant un appui financier « de tous ceux qui ont à cœur de conserver nos belles et saines traditions nationales ».

Le 31 mars 1926 naît la Compagnie de 1602, rejeton du Comité de L'Escalade patriotique. Dans le premier bulletin publié par la nouvelle société, en 1927, Guillaume Fatio rappelle les conditions de cette fondation : «[...] On peut donc constater que l'âme de la vieille cité s'est réveillée et que tous les habitants, aussi bien nationaux qu'étrangers, participent maintenant à la commémoration de ce glorieux anniversaire [*sic*]. [...] L'ancien Comité à qui l'on doit cette heureuse transformation, s'est rajeuni et a simplifié son nom : il s'appelle aujourd'hui la "Compagnie de 1602". Celle-ci maintient la bonne impulsion : elle possède une belle collection de costumes, confectionnés d'après les documents anciens ; elle organise des conférences historiques ; elle stimule enfin le zèle de tous ceux qui veulent maintenir les nobles traditions du passé³⁰. »

Dans le même numéro, on publie également pour la première fois la proclamation rédigée par Jules Cougnard en 1902, lue depuis cette date lors des « petits cortèges ». En effet, la Compagnie n'a pas les moyens pour l'instant de mettre sur pied un « grand cortège » et, pendant quelques années, on se contentera du petit groupe entourant le héraut et qui lit de place en place le texte traditionnel. Mais on pense à développer cette manifestation et un appel de fonds est lancé dès 1927. Chaque année d'ailleurs, et pendant longtemps, on sollicitera la générosité des Genevois, ce qui n'est pas une mince affaire : «[...] [La Compagnie] possède dans son arsenal une belle collection de costumes et de harnachements confectionnés d'après les documents anciens. [...] Son désir est de pouvoir montrer à nouveau, dans un avenir prochain, ce qu'on est convenu d'appeler le "GRAND CORTÈGE". » Mais les ressources de la Compagnie sont modestes.

28. Archives de la Compagnie

29. Archives de la Compagnie, coupure de presse sans référence, 1919

30. FATIO 1927, s.p.

» Habitants de Genève !
» 300 listes de souscription sont déposées dans les banques et dans les magasins de notre ville.
» Versez sans tarder votre obole, puisque vous désirez nous aider. [...]»³¹

Mais, en 1929, ce n'est encore que le « petit cortège », appelé dès lors *Cortège historique de la proclamation*, qui défile le mercredi 11 décembre dès 20 h 15. Mais une nouveauté : on en publie dans le bulletin l'itinéraire et la composition. L'itinéraire, qui changera peu au cours des années, voit le défilé partir de Saint-Antoine pour s'arrêter au Bourg-de-Four où est lue la proclamation. Il se dirige ensuite par la rue de l'Hôtel-de-Ville et la Grand-Rue ; on dépose une couronne à la Tertasse sous la plaque de Jean Canal, puis le cortège, par la place Neuve et la Corratierie, se rend près de la fontaine de l'Escalade : deuxième lecture. On traverse ensuite les ponts et, vers 21 heures, on dépose une nouvelle couronne au temple de Saint-Gervais après une troisième lecture. On suit les rues Rousseau et du Cendrier pour arriver à Chantepoulet où a lieu la quatrième lecture. On repasse sur la rive gauche par le pont des Bergues et on se rend au Molard pour la cinquième lecture de la proclamation. On rejoint la Vieille-Ville par la Madeleine pour une sixième lecture et on se rend enfin à la Cour Saint-Pierre où se tient la cérémonie finale. La dislocation a lieu à Saint-Antoine, aux alentours de 22 h 30. Cela peut apparaître comme un programme très chargé, mais le nombre des participants est très faible et la mise en place du cortège lors des nombreux arrêts ne pose pas de problème. En effet, mis à part le héraut et la dizaine de ses compagnons, le programme cite les escoliers, les piquiers, les arquebusiers et les argoulets ; l'ensemble est éclairé par un groupe de porteurs de torches. Nous ne connaissons pas le nombre exact de ces participants, mais il ne devait pas excéder quelques dizaines. Néanmoins, les organisateurs sont soucieux du respect d'un certain ordre : « Le public est prié de rester sur les trottoirs. La population est invitée à illuminer au passage du cortège. »

On remarquera pour terminer que cet embryon de cortège ne compte que des militaires ; ni femmes (même pas Dame Royaume !) ni civils, si ce n'est les escoliers.

Au moment où la commémoration de l'Escalade prend un nouveau départ, certains Genevois reprochent à la Compagnie de 1602 de vouloir faire de la fête une manifestation austère et grave, bref de jouer les éteignoirs. Dans le bulletin de cette année 1929, le président de la Compagnie, Gustave Maunoir, fait une brève mise au point : « On a paraît-il reproché à notre Compagnie de chercher à supprimer la mascarade traditionnelle dans les rues, lors des fêtes de l'Escalade. C'est une erreur et nous tenons à ne pas laisser créer une légende. » Nous désirons certes, et c'est là le but auquel nous tendons, que l'anniversaire de 1602, si émouvant pour tout Genevois, soit célébré avec toute la dignité voulue, mais n'oublions pas que « l'Escalade » est et doit rester une fête populaire, la fête de toute la famille genevoise, sérieuse, solennelle même dans quelques-unes de ses manifestations, mais aussi pittoresque et gaie, d'une franche et saine gaieté. Si le nombre des « déguisés » diminue chaque année dans les rues, les 11 et 12 décembre, il est parfaitement injuste d'en rendre responsable la Compagnie ou l'ancien Comité qui l'a précédée [...]»³².

Procès d'intention, donc, mais il révèle les réserves de certains face à cette société patriotique. Remarquons que, de nos jours encore, on reproche quelquefois à la Compagnie cette gravité et cette « raideur ».

31. *Collectif* 1928, s.p.

32. MAUNOIR 1929, s.p.

Au cours des années suivantes, le cortège s'étoffe, les participants sont toujours plus nombreux. Ainsi, en 1931, apparaissent le commandant du cortège, le commandant des

fantassins, le « banneret de la Compagnie de 1602 » et un groupe de « bourgeois », mais pas encore de « bourgeoises ».

1932 · Treize morts à Plainpalais · La fête est supprimée

L'année 1932 est marquée par ce qu'on appelle à Genève « les événements du 9 novembre ». Rappelons-les rapidement.

Le 9 novembre 1932, l'Union nationale, parti d'extrême droite dirigé par Georges Oltramare, tient un meeting à la salle communale de Plainpalais au cours duquel on « mettra en accusation » les leaders socialistes Léon Nicole et Jacques Dicker. L'ensemble de la gauche a appelé à une contre-manifestation. Les autorités, craignant de violents affrontements qu'elles n'auraient pu maîtriser, ont demandé qu'un service d'ordre soit assuré par l'armée en cas de débordement. À 20 h 15, la troupe est appelée à intervenir pour dégager un barrage à la rue de Carouge. Ce sont des recrues inexpérimentées et mal commandées qui sont prises dans la foule, quelquefois frappées et blessées. Acculés le dos au mur du Palais des expositions, les soldats tirent. Il y aura treize morts et soixante-sept blessés.

Le Canton est sous le choc. On prend des mesures d'urgence, on interdit tout rassemblement. La fête de l'Escalade est proche, son cortège et ses manifestations tombent sous le coup de l'interdiction du Conseil d'État. Le *Bulletin de la Compagnie de 1602* informe ses membres : « Se conformant à l'arrêté du Conseil d'État du 10 novembre 1932 interdisant tout cortège et tout rassemblement sur la voie publique, la Compagnie de 1602 a décidé de remplacer le traditionnel cortège de la Proclamation et la Cérémonie de la Cour Saint-Pierre par les cérémonies patriotiques indiquées ci-dessous [...] »³³. Suivent les horaires des manifestations qui se tiendront à la salle communale de Plainpalais et à la Salle de la Réformation.

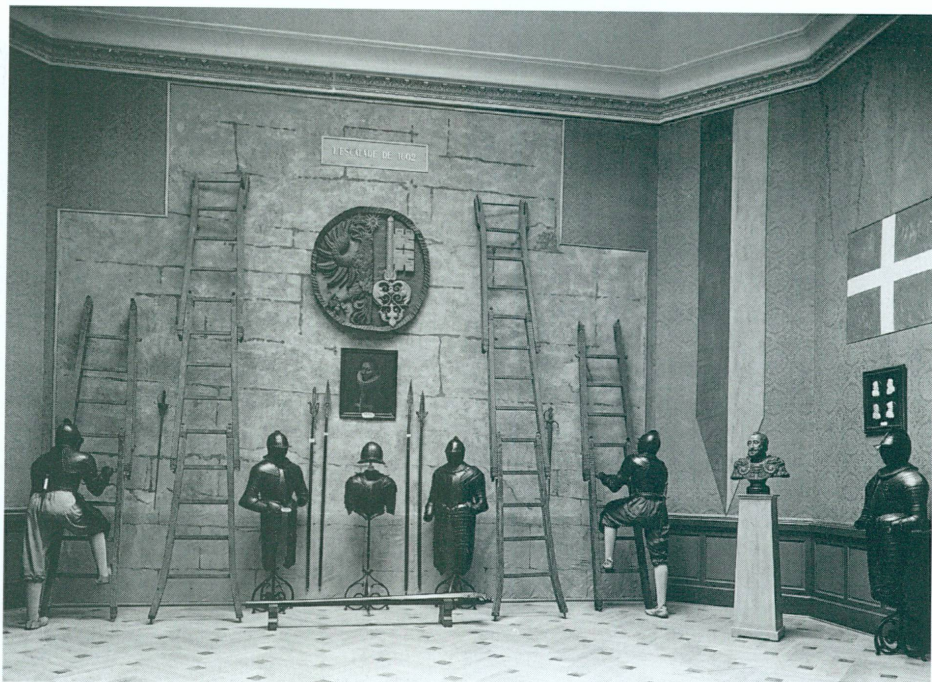
En 1933, le cortège défile, de même qu'en 1934. En 1935, de nouveaux personnages apparaissent comme le sautier, les syndics, les coulevriniers – qui traîneront bientôt, et pendant longtemps, un canon en bois de modestes dimensions –, les « bourgeoises » et Dame Royaume dont le rôle est tenu par M^{lle} Lucie Courvoisier !

La Compagnie est en plein essor, le cortège prend encore de l'ampleur en 1937, on compte alors cinq groupes distincts : le groupe de commandement (commandant, hérauts poursuivants, etc.), le groupe des autorités (lieutenant de justice, guet, huissiers, délégation des Conseils, etc.), les ecclésiastiques dirigés par Théodore de Bèze et accompagnés par les collégiens, les « héros » de l'Escalade et « le peuple de Genève » ; Dame Royaume est dorénavant en compagnie des dames Piaget, Aguiton et Anjorant – ces deux dernières disparaîtront dans les années cinquante ; dans ce groupe, le peuple fait son apparition puisque les « bourgeois et bourgeoises » accueillent démocratiquement les « habitants, dames et enfants » ; le dernier groupe est celui de la « compagnie bourgeoise », piquiers, arquebusiers, argoulets, coulevriniers « et leur coulevrine ».

Ce « grand cortège » a pris tant d'ampleur qu'on le reconduit l'année suivante. Ainsi, en 1938, il y aura deux défilés, le « petit cortège de la proclamation » de 15 heures à 16 h 15 puis, dès 17 heures, le « grand cortège historique ».

33. Cité dans *Collectif 1932*, p. 81

11. Max Kettel (1902-1961) | Musée d'art et d'histoire · Exposition Genève à travers les âges · Salle de l'Escalade, 1942 | Tirage baryté sur papier fort, monté sur carton (16,7 × 22,5 cm / 44,7 × 31,4 cm (MAH, archives service photographique, s.n.)



1940 -1945 · Un cortège chaque année

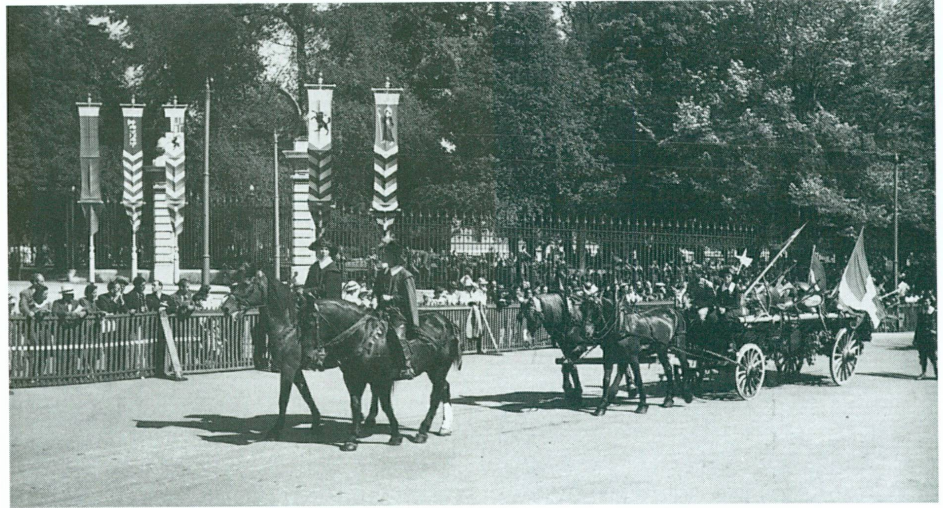
En septembre 1939, la Deuxième Guerre mondiale; la Suisse mobilise, l'inquiétude est dans tous les esprits. En automne commence ce qu'on appellera « la drôle de guerre », la menace semble s'estomper mais la situation reste angoissante; pas question donc de fêter l'Escalade comme chaque année, d'ailleurs les mobilisés sont trop nombreux. Alors, seul un cortège réduit parcourra les rues de la ville; en revanche, un nouveau groupe apparaît, les « paysans et paysannes ».

L'année suivante, le « petit cortège » disparaît au profit du « Cortège historique de la proclamation » qui porte, et c'est nouveau, un sous-titre: *Le peuple de Genève, le 12 décembre 1602*. À partir de cette date et jusqu'à aujourd'hui, cette organisation ne changera guère. On peut discuter de cette appellation censée rappeler le rassemblement des Genevois à Saint-Pierre au lendemain de la bataille. En réalité, il est douteux qu'autant de gens se soient réunis ce matin-là et certainement pas en armes; quant à la présence des paysans, elle est très improbable; le titre « le peuple genevois en 1602 » nous semble plus approprié. En tout état de cause, le cortège remporte toujours plus de succès et les groupes s'étoffent. Cette année-là, par exemple, apparaissent « la châtelaine et le châtelain de Jussy ».

Les 4 et 5 juillet 1942 ont lieu les fêtes du bimillénaire de Genève (fig. 11 à 13). Un immense cortège parcourt la ville. L'Association des intérêts de Genève s'est chargée de l'organisation. La Compagnie de 1602 est à l'honneur car c'est son président Albert-E. Roussy qui est chargé de la mise en place du défilé qui rassemble « cinquante groupes différents, avec une trentaine d'attelages, plusieurs pelotons de cavaliers et 3 000 participants ».

La Compagnie est maintenant rodée, reconnue, et elle peut s'attacher à peaufiner son image. En 1944, le comité se penche sur la proclamation qui paraît démodée – elle date de 1902. Il a la malencontreuse idée d'organiser un concours pour la rédaction d'un nouveau texte.

12. Joseph Zimmer-Meylan (1882-1962) |
*Cortège du Bimillénaire de Genève · Le char
des trophées de l'Escalade, 1942* | Négatif
au gélatino-bromure sur acétate, 4 × 6,2 cm
(CIG, archives ZM, s.n.)



13. Joseph Zimmer-Meylan (1882-1962) |
*Cortège du Bimillénaire de Genève · Le
groupe des bourgeoises de 1602, 1942* |
Négatif au gélatino-bromure sur acétate, 13
× 18 cm (CIG, inv. VG N 13 × 18 10 359)



Un prix de cent francs sera remis au lauréat. Les résultats sont navrants : cinq textes seulement pour quatre candidats. Et quels textes ! La place nous manque malheureusement pour citer ces chefs-d'œuvre. Nous nous contenterons de donner trois exemples. Le premier est tiré d'un texte intitulé *Dieu notre force* :

«Peuple de Genève ! et vous habitants, oyez le son de trompe que le matin forge sur son enclume d'argent !

» Il vous invite à reconnaissance pour ce qu'en la nuit du onze de
» décembre mil six cent deux, notre petite cité, que d'aucuns voulaient prendre,
» connut la délivrance [...] »

Le second est un texte en vers dont la devise est *Mens agit molem* :

«Oyez, oyez, ô Genevois
» Le récit d'un jour mémorable
» Le duc félon fourbe et surnois
» Dans la nuit, comme un misérable,
» Cherche à entrer dans la cité.

14. Maurice Wassermann (1899-1985) |
Mise en scène derrière le temple de la Madeleine : le commandant des milices bourgeoises et son état-major, années 1950 | Négatif au gélatino-bromure sur acétate, 6 × 6 cm (CIG, fonds Wassermann, inv. 1955-1956-167-01)



» Espagnols et autres canailles
» Profitant de l'obscurité,
» Franchissant nos bonnes murailles
» Se tiennent coi, prêts à occire.
» "Qui va là?" – Et Boussezel tombe.
» Le tocsin bat. "Sus Messires,
» À ces gens – hardi – qu'ils succombent" [...].»

Le troisième enfin, en alexandrins :
« Que l'allégresse éclate en la fière Genève
» Car des aïeux vaillants, d'impérissable sève,
» Ont allumé jadis et ont alimenté
» Pour le mettre en nos mains, le flambeau liberté.
» De félons conquérants aux ambitions viles
» Avaient tout préparé pour les rendre serviles [...]»³⁴.

Le jury, consterné, ne distribue pas de prix et abandonne l'idée. Le héraut, Marcel Kursner – le fils de Frédéric Kursner : à la Compagnie on est héraut de père en fils ! –, en fai-



15. Maurice Wassermann (1899-1985) | *Mise en scène sur le bastion Mirond : le canon et ses servants, années 1950* | Négatif au gélatino-bromure sur acétate, 6 × 6 cm (CIG, fonds Wassermann, inv. 1955-1956-66-01)

16. Maurice Wassermann (1899-1985) | *Mise en scène devant l'ancienne forge de la Corraterie : les escoliers et le corps de garde, années 1950* | Négatif au gélatino-bromure sur acétate, 6 × 6 cm (CIG, fonds Wassermann, inv. 1955-1956-66-01)



sait partie. Nous ne connaissons pas sa réaction à la lecture de ces projets, mais on comprendrait qu'il eût éprouvé quelque crainte, lui qui se serait trouvé en première ligne en cas d'acceptation de l'un d'entre eux.

On conserva donc l'ancienne proclamation, démodée, certes, mais moins ridicule.

L'Après-guerre · On innove!

En 1945, si le cortège ne subit pas de changements – il comprend dans les années d'après-guerre plus de trois cents participants et près de cinquante chevaux –, la Compagnie de 1602 élargit ses activités. Elle organise le dimanche après-midi une «reconstitution de la vie genevoise en 1602» (fig. 14 à 16). À cet effet, des groupes costumés sont placés à la Fusterie, au bastion Mirond, au passage de Monetier et même au temple de Saint-Gervais. Le cortège quant à lui défilera le mardi 11 décembre au soir.

L'année suivante, on reconduit l'expérience le dimanche 8 décembre ; quant au cortège du 11, il est profondément modifié et le public en est averti :

«Genève en état d'alerte le soir du 11 décembre 1602

» Pour créer l'ambiance propre à l'évocation de la nuit du 11 au 12 décembre 1602, la Compagnie de 1602 a décidé de modifier la présentation traditionnelle du cortège de la proclamation. Des groupes costumés s'établiront pittoresquement en divers emplacements de Genève le soir du 11 décembre. Le héraut, suivi d'une Compagnie d'argoulets, ira les "alerter" en lisant une proclamation³⁵. »

Ainsi, les «bourgeois, citoyens et habitants» sont à la Corraterie, les autorités et Théodore de Bèze au Bourg-de-Four, les piquiers à la Madeleine, etc. Le cortège du héraut, évidemment amaigri, ira de place en place faire son office.

35. Cité dans *Collectif* 1946, p. 146



17-18. Maurice Wassermann (1899-1985) | *Vues de la salle des armures du Musée d'art et d'histoire lors de l'exposition du 350^e anniversaire de l'Escalade, 1952* | Négatifs au gélatino-bromure sur acétate, 6 × 6 cm (CIG, fonds Wassermann, inv. 1952-1953-19-03 et 1952-1953-19-04)

19-20. Maurice Wassermann (1899-1985) | *Cérémonie officielle du 350^e anniversaire de l'Escalade à la Salle de la Réformation : le héraut lit la proclamation et défilé des piquiers, 11 décembre 1952* | Négatifs au gélatino-bromure sur acétate, 6 × 6 cm (CIG, fonds Wassermann, inv. 1952-1953-19-09)



21-22. Maurice Wassermann (1899-1985) | *Troupes d'argoulets à Jussy et à la place Cornavin*, 14 décembre 1952 | Négatifs au gélatino-bromure sur acétate, 6 × 6 cm (CIG, fonds Wassermann, inv. 1952-1953-19-05 et 1952-1953-19-06)

23-24. Maurice Wassermann (1899-1985) | *Le général Henri Guisan lors de la cérémonie officielle au monument aux morts de Saint-Gervais*, 14 décembre 1952 | Négatifs au gélatino-bromure sur acétate, 6 × 6 cm (CIG, fonds Wassermann, inv. 1952-1953-19-08)



25-28. Maurice Wassermann (1899-1985) | *Cortège du 350^e anniversaire de l'Escalade : les Seigneurs Syndics, les piquiers, les artisans et le char des trophées*, 14 décembre 1952 | Négatifs au gélatino-bromure sur acétate, 6 × 6 cm (CIG, fonds Wassermann, inv. 1952-1953-19-02, 1952-1953-78-01, 1952-1953-78-02)

L'expérience est reconduite en 1947, mais on l'abandonne en 1948. Les spectateurs étaient décontenancés devant cet éclatement de la Compagnie et ce maigre cortège. On revint donc au défilé traditionnel auquel les Genevois étaient maintenant attachés.

En 1952, on fête le 350^e anniversaire de l'Escalade. Un certain nombre de manifestations sont mises en place : une grande exposition est organisée au Musée d'art et d'histoire avec une mise en situation des souvenirs (fig. 17 et 18), la cérémonie officielle se déroule à la Salle de la Réformation (fig. 19 et 20); le dimanche, des groupes à cheval sillonnent le canton (fig. 21 et 22), avant le pose d'une couronne au monument de Saint-Gervais par le général Henri Guisan (fig. 23 et 24). Le cortège, lui, ne subit aucun changement (fig. 25 à 28).

La Compagnie s'étoffe et se modernise

Les années 1950 et 1960 voient une Compagnie maintenant parfaitement rodée, campée sur ses traditions. Le cortège remporte chaque année le même succès – il se tient depuis 1948 le deuxième dimanche de décembre, en fin d'après-midi – et les Genevois manquent rarement ce rendez-vous. Peut-être, ces années-là, la Compagnie s'endort-elle sur ses lauriers après le gros effort fourni pour le 350^e anniversaire? Toujours est-il qu'il faudra attendre les années 1970 et 1980 pour voir des changements significatifs.

Peu à peu, les membres fondateurs ont disparu, les cadres ont rajeuni, des idées nouvelles font leur chemin. Bientôt, même les étrangers pourront faire partie de la Compagnie en tant que « membres sympathisants », sans droit de vote – n'exagérons rien – mais avec celui de défilé. D'ailleurs, la vénérable société se démocratise de plus en plus et, bientôt, toutes les couches sociales, toutes les professions, tous les âges seront représentés, donnant une image réelle cette fois de la population du canton.

C'est dans ces années-là qu'on développe l'animation de la Vieille-Ville. On a tenu compte des expériences plus ou moins réussies des années précédentes et, progressivement, la Compagnie de 1602 investit la haute ville. Le but est, le temps d'un week-end, de plonger les spectateurs dans l'ambiance du XVII^e siècle. Des groupes costumés sont répartis dans différents endroits. On édifie des échoppes, on met en place des étals, on organise des expositions et des démonstrations de tactique militaire selon un programme de plus en plus riche et de plus en plus contraignant pour les « Compagnons » les plus dévoués. Le public est satisfait et se presse dans la Vieille-Ville. Ce succès est pour la Compagnie une nécessité vitale puisque, ne recevant pas de subventions – l'État en revanche lui fournit une considérable aide logistique –, elle doit pendant ces trois jours de décembre assurer sa subsistance pour l'année suivante; la pluie est considérée dans ce contexte comme une catastrophe économique! Cette affluence attire les convoitises d'autres commerçants avec lesquels il faudra négocier pour que le « contexte du XVII^e siècle » soit préservé.

À la même époque, un effort important est entrepris pour approcher le plus près possible la vérité historique dans le domaine de l'armement: les arquebusiers sont munis de répliques d'arquebuses « à l'identique » et peuvent tirer selon un « formel » précis, les piquiers apprennent à manier le « long bois », etc. Mais, bien sûr, le cortège reste le point culminant des festivités. Il est maintenant composé de sept à huit cents participants, d'une cinquantaine de cavaliers et de nombreux attelages. Ces chiffres constituent une limite qu'on ne peut plus dépasser sous peine de rencontrer lors du défilé d'insurmontables problèmes d'organisation.



29. Maurice Wassermann (1899-1965) |
Lecture de la proclamation au Bourg-de-Four par le héraut Marcel Kursner, 14 décembre 1952 | Négatif au gélatino-bromure sur acétate, 6 × 6 cm (CIG, fonds Wassermann, inv. 1952-1953-19-07)

En guise de conclusion : quelques mots sur la réalité historique

Dès l'origine, la Compagnie de 1602 a déclaré vouloir s'approcher au plus près de la vérité historique et les efforts entrepris ont été louables. Mais il faut mettre quelques bémols à cette profession de foi. Les spectateurs sont souvent persuadés que les « Compagnons » qui défilent sont habillés et équipés comme les Genevois de 1602. Il est vrai que leur atti-

tude, le sérieux qu'ils mettent à entrer dans leur rôle, leur « conscience professionnelle » pour tout dire, qui est une caractéristique de cette société, contribuent à authentifier l'ensemble. La réalité est quelque peu différente.

Tout d'abord, la présence d'un certain nombre de personnages inspire quelques remarques. Donnons deux exemples. Le premier de tous, le « commandant », qui est en tête, est censé représenter le « capitaine général » des troupes genevoises ; or, il n'existait pas en 1602 ; deux autres cavaliers sont admirés : le « châtelain et la châtelaine de Jussy » semblent cultiver une allure quelque peu féodale, en tout cas certainement prise pour telle dans l'esprit du public, qui travestit la réalité historique ; le « châtelain » était un simple fonctionnaire nommé par la Seigneurie et sa femme rien d'autre que l'épouse d'un « cadre moyen » ! Le cas du héraut est intéressant (fig. 29) ; nous avons vu que ce personnage existait en 1602, mais à pied et « en civil ». Dès le début des cortèges de l'Escalade, on en a fait LE personnage central. N'était-il pas le messenger de la victoire ? On l'a donc mis à cheval pour le rehausser et on l'a vêtu richement pour que son plumage soit à l'égal de son ramage. En 1902, on commande chez Kaiser, sur catalogue, un costume de héraut, probablement inspiré d'un costume allemand du début du XVI^e siècle. On brode les armes genevoises sur la dalmatique et on affuble le figurant d'une magnifique coiffure de lansquenet qui rappelle les Suisses à Marignan. Le temps a passé et c'est toujours dans ce costume quelque peu carnavalesque, et aussi étranger à la Genève de 1602 que le seraient un frac et un haut-de-forme, qu'officie notre héraut.

La question la plus importante est en effet celle des costumes. Beaucoup pensent qu'ils sont l'exacte réplique de ceux qu'on pouvait porter en 1602. Malheureusement, pour la plupart c'est loin d'être le cas. Il faut, pour comprendre cette situation, remonter le temps.

On a vu que, pour le cortège de 1902-1903, il avait fallu habiller près de mille deux cents figurants, dont ceux qui représentaient les Genevois de l'Escalade. L'entreprise était considérable et on s'y employa dans la hâte et dans l'esprit de l'époque, c'est-à-dire en privilégiant le brillant, le spectaculaire, sans s'attacher toujours à la réalité historique. On alla même jusqu'à commander sur catalogue des costumes qui ne correspondaient pas à l'époque considérée.

Lors de la création de la Compagnie de 1602, l'ensemble de ces costumes a constitué le fonds utilisable pour le cortège auquel se sont ajoutés d'autres costumes réalisés selon les aquarelles du peintre Édouard Elzingre (1880-1966). Ce dernier, remarquable artiste, avait conçu en 1915 une série de tableaux publiés dans *La Nuit de l'Escalade* que tous les écoliers genevois connaissent. Vivantes, réalisées avec une grande maestria, ces illustrations sont devenues pour beaucoup la source historique essentielle. Or, Elzingre s'était inspiré des photographies du cortège de 1902-1903 et d'illustrations connues, mais étrangères (françaises, hollandaises, etc.), et qui n'avaient, pour la plupart, rien à voir avec Genève. Nous savons que, au XVII^e siècle, l'habillement était marqué par de nombreuses particularités régionales qui font qu'un arquebusier inspiré des dessins du Hollandais Jacob De Gheyn (1564-1629) ou du Français Jacques Callot (1592-1635) n'est pas un arquebusier genevois. En revanche, l'armement et les pièces d'armures sont conformes à la réalité, le peintre s'étant inspiré de celles qu'il pouvait voir au Musée d'art et d'histoire. Un certain nombre d'erreurs se sont donc glissées dans les costumes exécutés d'après l'œuvre du peintre genevois. Donnons un exemple, parmi d'autres : tous les figurants portent des souliers à talon. Ce sont ceux peints par Elzingre. Or, en 1602, les souliers à talon sont très rares et réservés aux plus fortunés.

Ces erreurs dont l'origine est ancienne proviennent d'un état d'esprit qui prévalait à la création de la Compagnie de 1602. Celle-ci comprenait dans ses rangs des historiens de valeur et des érudits comme P.-F. Geisendorf, É. Rivoire, etc., qui, dans leurs publications historiques, montraient compétence et rigueur. Mais l'histoire de la vie quotidienne, surtout quand il s'agissait des costumes et de l'habillement en général, était considérée comme subalterne et peu digne d'intérêt. Or tous les documents existent et sont disponibles qui, moyennant un travail d'historien, nous renseignent avec la plus grande précision sur ce que portaient les Genevois au XVII^e. Entre autres, les gravures de Bénart, un contemporain de l'événement. Il y a quelques années, la Compagnie de 1602 a procédé à ces recherches et certaines tenues ont été refaites en puisant aux sources les plus sûres. C'est ainsi que le costume de Théodore de Bèze a été dessiné d'après les portraits qu'on a conservés; Isaac Mercier porte un habit qui, s'il n'est pas «le sien» – nous n'avons aucun portrait de ce «héros» de l'Escalade –, a été réalisé d'après des documents contemporains. De nombreux figurants sont vêtus de manière plus rigoureuse: arquebusiers, piquiers, artisans, etc. Curieusement, ces tentatives ont rencontré de très vives résistances chez certains, tant il est vrai que les habitudes même mauvaises ont la vie dure. Espérons qu'on reprendra ce travail nécessaire si l'on veut que les spectateurs du cortège aient sous les yeux ce qu'on leur promet dans le programme «le peuple de Genève en 1602».

La Compagnie de 1602 est tout à fait capable de mener à bien ce travail. Elle a en son sein des membres suffisamment avertis de ces questions pour continuer cette tâche indispensable. La réalisation du canon de bronze «Falco», que l'on voit et que l'on entend depuis peu, en est la preuve. Les recherches ont été menées avec compétence et rigueur et le résultat est là. Ce n'est donc, avant tout, qu'une question de volonté, mais c'est à ce prix que le «Cortège de la proclamation» continuera à mériter son succès.

Bibliographie

- | | |
|-----------------------|---|
| CHAMPOD 1867 | M. Champod, «L'Anniversaire de l'Escalade à Genève», <i>L'Illustration · Journal universel</i> , 28 décembre 1867, pp. 409-410 |
| <i>Collectif</i> 1928 | Collectif, «À la population genevoise», <i>326^e Anniversaire de l'Escalade 1602-1928</i> , éd. par la Compagnie de 1602, décembre 1928, s.p. |
| <i>Collectif</i> 1932 | Collectif, «Programme de la commémoration de l'Escalade en 1932», <i>330^e Anniversaire de l'Escalade 1602-1932</i> , éd. par la Compagnie de 1602, décembre 1932, p. 81 |
| <i>Collectif</i> 1946 | Collectif, «sans titre (programmation des festivités)», <i>344^e Anniversaire de l'Escalade 1602-1946</i> , éd. par la Compagnie de 1602, décembre 1946, pp. 145-147 |
| DUMONT 1977 | Eugène-Louis Dumont, <i>Carnet de bord de la Compagnie de 1602</i> , Genève 1977 |
| FATIO 1927 | Guillaume Fatio, «L'Escalade patriotique», <i>325^e Anniversaire de l'Escalade 1602-1927</i> , éd. par la Compagnie de 1602, décembre 1927, s.p. |
| KLIEBÈS 1997 | Georges Kliebès, <i>1900 · Genève au tournant du siècle</i> , Genève 1997 |
| MAUNOIR 1929 | Gustave Maunoir, «La Compagnie de 1602 et les fêtes de l'Escalade», <i>327^e Anniversaire de l'Escalade 1602-1929</i> , éd. par la Compagnie de 1602, décembre 1929, s.p. |
| ROUSSY 1931 | Albert-É. Roussy, «Les cortèges de l'Escalade», <i>329^e Anniversaire de l'Escalade 1602-1931</i> , éd. par la Compagnie de 1602, décembre 1931, pp. 72-77 |

Crédits des illustrations

CIG, archives, fig. 9 | CIG, Véronique Lombard, fig. 14-16, 19-21, 26-28 | CIG, Nicolas Spühler, fig. 1-5, 10, 12-13, 17-18, 22-25, 29 | CIG, coll. icon. BPU, Nicolas Spühler, fig. 7 | MAH, archives photographiques, fig. 11 | MAH, Bettina Jacot-Descombes, fig. 6, 8

Adresse de l'auteur

Richard Gaudet-Blavignac, conservateur du
Musée militaire genevois, chemin des Hauts-
Crêts, CH-1223 Cologny